UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

♦♦♦♦♦♦♦

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

♦♦♦♦♦♦♦

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

♦♦♦♦♦♦♦

MEMOIRE DE LICENCE

♦♦♦♦♦♦♦

La question du sous-développement dans *Et si l'Afrique refusait le développement ?*de Axelle KABOU.

Réalisé par :

M. BOGNON Gildas

Sous la direction de :

M. Paul Christian KITI
Docteur en philosophie
Maître-Assistant / CAMES

Membres du jury :

Présidente	Rapporteur	Examinateur
Mme Félicité A. AKUESON Maître-Assistant / CAMES	M. Paul Christian KITI Maître-Assistant / CAMES	M. David P. AVOCES Assistant /CAMES

Soutenu le 20/04/2022

Année Académique: 2021-2022

SOMMAIRE

SOMMAIRE 2

REMERCIEMENTS 4

RESUME 5

ABSTRACT 5

INTRODUCTION 6

Chapitre 1 : Clarifications conceptuelles et biobibliographie 8

1-1-Clarifications conceptuelles 8

1-2 -Biobibliographie 9

Chapitre 2 : Le sous-développement de l'Afrique selon Axelle KABOU 10

2-1-Les mentalités africaines post-indépendantistes 10

2-2- Le refus du développement 17

Chapitre 3 : Portée, limites, perspectives 24

3-1- Portée 24

3-2- Limites 25

3-3- Perspectives 35

CONCLUSION 40

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 41

TABLE DES MATIERES 43

À

- ma mère ;

- mon père.

REMERCIEMENTS

Nous voulons, ici, faire preuve de reconnaissance, de gratitude envers tous ceux qui nous ont apporté leur soutien et accompagnement dans le cadre de la réalisation de ce travail.

Nous témoignons notre gratitude envers nos parents pour leur investissement sans répit dans le cadre de notre éducation et de notre formation.

Nous disons un profond et sincère merci à tous les enseignants et enseignantes du Département de philosophie de l'Université d'Abomey-Calavi pour les nombreuses et précieuses connaissances qu'ils nous ont transmises.

Nous remercions les amis Constant AHOUADI, Martin ABOU, Léon M. GANDONOU, HOUSSOU Sylvestre, Lucien AGBOTCHOU, Serge AHISSOU et les ainés Rufin TOVIESSI, Prudence BAKPE pour leurs conseils et suggestions.

Soyez bénis et protégés par la main forte de Dieu.

RESUME

Pour Axelle KABOU, l'Afrique est sous-développée parce qu'elle rejette le développement. Elle (l'auteure) explique ce rejet par la persistance de certaines mentalités dans le quotidien des Africains. Il s'agit de la mentalité de victime et de celle du culturalisme. La première manifeste le refus du développement par l'exonération des Africains des causes du sous-développement de l'Afrique. Cette mentalité représente la déliquescence de l'Afrique comme étant les conséquences malheureuses et indélébiles de l'esclavage et de la colonisation. Les Occidentaux étant responsables de la destruction d'une Afrique antérieurement unie avec de grandes valeurs, c'est donc à eux que revient la responsabilité de la développer.

La deuxième, le culturalisme, rend compte de ce rejet par l'enfermement des Africains sur leurs valeurs culturelles traditionnelles. Le culturalisme a fait de l'idée du progrès, une idée qui est en contradiction directe avec les cultures africaines. Par le culturalisme, toutes les possibilités d'ascension vers le chemin du développement ont été rejetées. Le refus du développement se manifeste donc par le refus des Africains de se détacher des valeurs traditionnelles africaines. Ce qui a fait de l'idée du développement en Afrique, une idée qui suscite des conduites de résistance en vue de la sauvegarde des valeurs ancestrales. Cette mentalité récuse le développement par son refus d'adhésion au concept général du développement. Cependant, notre auteure a manqué de souligner les conditions d'accès aux idées nouvelles notamment la science et la technologie par les Africains. Aussi, elle a semblé ignorer les impacts majeurs de la sorcellerie, de la magie noire et de la françafrique sur le développement du continent. La mise en place d'une d'éducation spécifiquement rigoureuse, capable de transformer les hommes à une prise de conscience et de responsabilité est pour nous, l'une des possibilités favorables au revirement de cette situation.

Mots-clés : Culturalisme, françafrique, mentalité, réfus du développement

ABSTRACT

For Axelle KABOU, Africa is underdeveloped because it rejects development. She (the author) explains this rejection by the persistence of certain mentalities in the daily life of Africans. It is about the mentality of victim and that of culturalism. The first manifests the rejection of development by exonerating Africans from the causes of Africa's underdevelopment. This mentality represents the decay of Africa as the unfortunate and indelible consequences of slavery and colonization. Westerners being responsible for the destruction of an Africa previously united with great values, it is therefore their responsibility to develop the continent.

The second, culturalism, accounts for this rejection by the confinement of Africans to their traditional cultural values. Culturalism has made the idea of progress an idea that is in direct contradiction with African cultures. Through culturalism all possibilities of ascent to the path of development have been rejected. The refusal of development is therefore manifested by the refusal of Africans to detach themselves from traditional African values. This made the idea of development in Africa an idea that arouses resistance in order to safeguard ancestral values. This mentality challenges development by refusing to adhere to the general concept of development. However, our author failed to underline the conditions of access to new ideas, especially science and technology, by Africans. Also, she seemed to ignore the impacts of witchcraft, of black art and Francafrique on the development of the continent. The establishment of a specifically rigorous education, capable of transforming men to an awareness and responsibility, is for us, the one of the possibilities favorable to the reversal of this situation.

Keywords : culturalism, francafrique, mentalitie, reject development

INTRODUCTION

Le sous-développement de l'Afrique fait, depuis plusieurs décennies, l'objet des réflexions les plus préoccupantes du continent africain. Intellectuels africains et non africains, dirigeants africains, et plusieurs d'autres corps d'individus s'acharnent à cerner les raisons pour lesquelles ce continent ne cesse de s'engluer dans un état de déliquescence permanente, malgré les nombreux efforts internationalement fournis pour son bien-être. Son mirage, durant ces dernières, décennies, marqué par la misère ambiante, les émeutes pré-électorales, électorales et post-électorales, les épidémies et endémies, les détournements divers de deniers publics, la corruption, le manque de projets de société réalistes, la recrudescence des coups d'État, l'effondrement des valeurs éducatives, oblige sérieusement à la compréhension du mécanisme de fonctionnement de cet état de choses. Le résultat des études effectuées par certains analystes et intellectuels aux plans politique, économique, social, voire culturel ouvre un triple champ de réflexions plus ou moins contradictoires.

Pendant que certains analystes et intellectuels affirment que le sous-développement de l'Afrique est dû aux ravages que le continent avait subis de la part de l'Occident, cherchant ainsi à démontrer que, l'Occident, à travers ses pillages antérieurement effectués en Afrique, a ruiné les possibilités du développement du continent, d'autres évoquent l'idée selon laquelle le sous-développement de l'Afrique est le résultat des manigances sans cesse planifiées par l'Occident développé cherchant toujours à maintenir l'Afrique dans un état de dépendance perpétuelle vis-à-vis d'elle. D'autres encore estiment que l'Afrique est responsable de son sort en raison de certains comportements des Africains eux-mêmes vis-à-vis de leur continent. Les Africains seraient responsables de leur sous-développement en raison de certains comportements de leur part vis-à-vis de leur continent. C'est dans le rang de ces derniers que figure Axelle KABOU auteure de : *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, ouvrage sur lequel notre choix a été porté dans le cadre de cette étude qui vise à cerner, les véritables raisons du sous-développement du continent noir afin de proposer des solutions capables de les améliorer. Que désignent les concepts de développement et de sous-développement ? Comment Axelle KABOU conçoit-elle le sous-développement de l'Afrique ? Quelle évaluation critique pouvons-nous faire de sa conception ? Quelles

sont les perspectives de sortie du sous-développement de l'Afrique ? Pour atteindre ce but, notre travail s'est articulé autour d'un triple objectif : expliquer la conception d'Axelle KABOU sur le sous-développement de l'Afrique, élaborer une critique par rapport à cette conception et proposer des perspectives possibles de sortie de ce sous-développement.

Chapitre 1 : Clarifications conceptuelles et biobibliographie

1-1-Clarifications conceptuelles

- **Développement**

Le mot développement vient du mot latin « desvelopemens » apparu à la fin du XIV^{ème} siècle et répandu entre le XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècle. Il a été, lui-même, tiré de l'origine latine du mot (développer) « desvoleper ». (*Le Grand Robert de la langue française et www.fr.wikitionary.com* consulté le 04 octobre 2021 à 17h00*)* Le développement désigne étymologiquement l'action de se développer, de déplier ce qui était enroulé sur lui-même. Il désigne également l'évolution, l'émergence, l'accroissement d'une chose. Il évoque l'idée de l'agrandissement, de l'augmentation, de progrès d'une chose. Ainsi, on parle du développement des facultés humaines, du développement des maladies, du développement des animaux et des végétaux pour montrer l'état d'accroissement, de progression de ces différents éléments. Du développement personnel pour décrire l'évolution d'un individu, du développement économique, pour montrer la croissance économique d'un Etat, du développement de la démocratie pour démontrer l'expansion et l'émergence de ce régime politique. Dans le cas des pays, on dit qu'un État est développé lorsque ce dernier a quitté un état inférieur à un état supérieur. Mieux, c'est-à-dire qu'il y a une meilleure amélioration des conditions de vie de ses populations. La misère et la pauvreté ont été battues en brèche et les populations ont un meilleur accès aux infrastructures humaines : routes, centres de santé, centres de formation et d'éducation … Dans ce cas on pourrait dire que les Etats-Unis d'Amérique, la Russie, l'Allemagne… sont des nations développées. Le développement est aussi l'ensemble des processus mis en œuvre pour opérer des progrès, des changements, des transformations quantitatifs, aussi bien individuels que collectifs. Il peut être dans ce sens synonyme de prospérité, de modernité et de capacité visant le bien-être des individus, la satisfaction des besoins essentiels des populations, le rayonnement intellectuel, scientifique, politique et économique.

- **Sous-développement**

Apparu au XX^{ème} siècle de (sous-développé) avec le suffixe (–ment), calque de l'anglais (undervelopment), le sous-développement désigne étymologiquement l'absence de développement. (www. wikitionary.org, consulté le 04 octobre 2021 à 10h

25mn) Mieux, c'est-à-dire ce qui est en dessous ou par dessous du développement. Le sous-développement désigne donc l'état d'une chose qui n'a pas progressé, qui n'a pas évolué. Le mot a été officiellement employé dans l'histoire du monde en 1949 par l'ancien président des États-Unis d'Amérique, Harry TRUMAN dans son discours sur l'état de l'Union (Underveloped). (www. wikipédia.com) Il a été beaucoup en usage après la Seconde guerre mondiale pour désigner les pays pauvres par rapport à ceux riches. Ce qui fait qu'aujourd'hui, le sous-développement est beaucoup employé dans le sens de la description de l'état de pauvreté dans lequel végètent les nations de la périphérie tiers-monde. On parle le plus souvent de pays sous-développé, ou pays en proie au sous-développement pour décrire la situation de pauvreté et de misère chronique de ces Etats. (www.fr.wikipédia.com, consulté le 04 octobre 2021 à 15h00mn et www.larousse.fr consulté le 04 octobre 2021 à 12h11 mn)

1-2 -Biobibliographie

Née à Douala au Cameroun en 1955 et titulaire d'un diplôme de la Chambre de Commerce et d'industrie de Paris, d'une maîtrise d'enseignement de l'anglais et d'un Diplôme d'Etude Approfondie (DEA) en idéologie et mass média, Axelle KABOU est de nationalité franco-sénégalaise. Elle a travaillé comme coordinatrice de projets de développement et conseillère technique au Secrétariat de la Présidence de la Confédération de la Sénégambie. Elle a fait la traduction de nombreux ouvrages. Elle vit aujourd'hui en Grande Bretagne avec sa famille. Avec son mari, un franco-sénégalais travaillant à Addis-Abeba à la Commission Economique pour l'Afrique (CEA), elle effectue des allers-retours entre la France et l'Éthiopie. Âgée 66 ans aujourd'hui, elle est connue dans le macrocosme intellectuel par ses deux impressionnants ouvrages : *Et si l'Afrique refusait le développement ?,* et *Comment l'Afrique en est arrivé là ?,* respectivement publiés en 1991 et 2010 chez L'Harmattan. (www.jeuneafrique.com, consulté le 04 octobre 2021 à 16 h00mn)

Chapitre 2 : Le sous-développement de l'Afrique selon Axelle KABOU

2-1-Les mentalités africaines post-indépendantistes

Persuadée qu'il n'y a pas d'hommes sans société et de société sans mentalités, Axelle KABOU, dans sa quête de la connaissance des raisons de la déliquescence du continent africain, a orienté son analyse sur certaines mentalités des sociétés africaines. Dans son analyse, elle arrive à la conclusion selon laquelle les Africains sont d'emblée responsables de leur sous-développement. Ce qui, à première vue paraît bouleversant. Comment les Africains auraient-ils décidé délibérément de participer à la stagnation de leur continent ? C'est comme si on disait d'un malade qu'il fait obstruction à sa propre guérison. En effet, pour l'auteure, il existe en Afrique, certains mécanismes idéologiques tacites qui constituent la source d'alimentation et de protection des pratiques créant et favorisant le sous-développement. Ce sont, pour l'auteure, ces mentalités, ces mécanismes idéologiques qui constituent la voie par laquelle l'Afrique participe à son sous-développement. Avant d'exposer ces mentalités dont la naissance remonte à la période dite des indépendances africaines, penchons-nous d'abord sur ce que pense l'auteure de l'Afrique supposée par plusieurs d'être en voie de développement ou mue par un désir ardent de développement.

La volonté africaine de développement proclamée par la plupart des partis politiques africains depuis les indépendances africaines est considérée par Axelle KABOU comme étant un mythe. Pour elle, « L'Afrique ne veut pas se développer » (1991, p.17). Elle estime que s'il y a assentiment général sur l'idée du développement de l'Afrique, c'est en raison des fonctions secondaires du mythe de développement. Ce mythe du développement qu'elle définit comme une manœuvre politique qui consiste à créer l'illusion du développement, en remplissant la conscience des populations avec les comptes rendus divers de pose de première pierre, des inaugurations des cases de santé, en un mot, il s'agit d'une mascarade, d'une parodie, d'une mise en scène quotidienne, généralement observée dans les médias d'Etat. Ce mythe politiquement observé en Afrique remplit selon l'auteure les fonctions suivantes :

> « Le mythe de la volonté africaine du développement paraît remplir trois fonctions essentielles : disculper d'avance la classe politique de tout soupçon d'incompétence en détournant les esprits vers un interminable complot Occidental, car plus cela dure plus on a de raison de rester au

> pouvoir ; parquer les Africains dans des partis uniques censés canaliser efficacement les énergies vers des objectifs de développement singulièrement flous ; engraisser une foultitude d'experts en perpétuelles missions et recherches dont l'inutilité, jaugée à l'aune de l'aggravation du sous-développement, ne souffre aucune discussion » (A.KABOU, 1991,p. 18).

La volonté africaine de développement n'est rien d'autre qu'une supercherie, en tout cas selon Axelle KABOU, car l'amélioration des conditions de vie des populations qui, depuis toujours en Afrique est l'enjeu officiel de la plupart des gouvernements africains, reste jusqu'à ce jour un destin irréalisable. La dégradation de ces dernières a d'ailleurs augmenté. Ce qui fait voir que l'on est confronté à une large escroquerie. Le développement en Afrique, s'interroge l'auteure, ne peut-il pas dépasser les mises en scène quotidiennement observées dans les médias d'État ? Pourquoi la plupart des pays africains pourtant convaincus d'être en voie de développement n'ont, jusqu'à ce jour, mis en place un projet de développement sociétal, à temps plein, largement compris par les populations qui sont censées être actrices et bénéficiaires de ces programmes ? Aussi, comment peut-on concevoir une Afrique en voie de développement avec les détournements divers de deniers publics ? L'Afrique est-elle vraiment en voie de développement en tournant dos à la méthode rationnelle de gestion des biens publics ; à l'organisation structurelle, en érigeant le gaspillage des maigres ressources du continent en mode de gestion ? Le dédain de la cohérence, de la transparence, l'inexistence des systèmes de contrôle des gestions politiques et économiques, l'improvisation, la navigation à l'eau, le mépris souverain pour la technologie, la créativité, la haine pour les idées nouvelles, l'endettement, la mendicité constituent-ils les caractéristiques d'un pays en voie de développement ? Ce sont ces constats clairs qui ont guidé et réconforté l'analyse de l'auteure de *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Elle affirme à ce sujet ce qui suit :

> « Pour l'instant, notons que l'Africain, convaincu d'être en voie de développement peut être extrêmement dangereux pour l'Afrique. Il a atteint un tel degré d'amnésie, de cécité à l'égard de ses biens criants, qu'il faudrait rien moins que réhabiliter la notion de sous-développement pour lui remettre les pupilles en face des orbites. Il serait, en effet, salutaire de faire coïncider enfin les mots et les choses, de redonner à la situation africaine son exacte dimension, d'éliminer, une fois pour toutes, les possibilités de leurre. L'Afrique on le sait, n'est pas en voie de développement, loin s'en faut. » (A.KABOU, 1991, p.25).

Comme nous venons de le voir par le constat de notre auteure, l'Afrique n'est pas en voie du développement, elle est juste sous-développée. La question est maintenant de savoir comment les Africains font pour supporter cet état de choses ? Comme nous l'avons déjà signalé un peu plus haut, pour l'auteure, toutes ces contre-performances dont fait preuve l'Afrique aujourd'hui encore, ne sont pas dues à un hasard. Elles sont les fruits de l'influence de certains mécanismes idéologiques apparus au crépuscule des indépendances, sur le comportement des Africains. En effet, au soir des années dites de liberté des peuples Africains, certaines idéologies découlant de la mauvaise analyse et interprétation des faits de marginalisation ont émergé au cœur des peuples noirs créant le blocage systématique des conditions favorables au développement et constituent aujourd'hui encore l'origine des tics régressifs dont souffre le continent. Au nombre de ces mentalités, nous avons : la mentalité de victime et celle du culturalisme ayant engendré, le dualisme modernité et traditionnel dont les conséquences majeures sont : le relativisme culturel, le faux machinisme, l'aliénation culturelle, le droit à la différence puis le particularisme. Notre tâche à présent consistera à rendre compte des contenus idéologiques de ces mentalités. Commençons par le plus simple à cerner : la mentalité de victime.

2-1-1-La mentalité de victime

> « Partout, la thèse est la même, s'appuie sur les travaux des historiens et s'inspire des nationalismes de l'heure, à savoir que l'Afrique traditionnelle était un monde cohérent, dynamique, dont l'intrusion de l'Europe a comme bloqué le fonctionnement et ensuite a provoqué le déclin » (M.KANE, 1971, p. 224).

> « Les Africains sont largement persuadés que leur destin doit être pris en charge par des étrangers. Dès lors, les aider à se développer, c'est d'abord les encourager à créer des conditions psychologiques de réceptivité au changement ; c'est favoriser l'émergence d'un vrai débat résolument décomplexé sur leur volonté de développement ? » (A.KABOU, 1991, p.27).

Les Africains se considèrent selon Axelle KABOU comme étant les victimes de la colonisation et de l'esclavage et vivent toujours dans cet état d'esprit que Jérôme Carlos qualifie, dans la préface de l'ouvrage *Ainsi va l'Afrique* de J. HOUETOHOSSOU de « la victimisation pleurnicharde en quête de commisération et de pitié. » (2015,

p.14).Victimes d'actes de violations de liberté et de destruction d'humanité de la part d'un Occident coupable et barbare, les Africains demandent à être indemnisés. Ils efforcent résolument l'Occident à revoir l'ardoise de ses crimes. L'Occident étant responsable en entièreté, selon les Africains, de ce qu'Aimé Césaire décrit en ces termes:

> « Moi je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaire possibilités supprimées. [...] Moi je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont entrain de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la danse, à la sagesse. Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme. [...] Moi je parle d'économies naturelles, d'économies harmonieuses et viables, d'économies à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté... [...] C'étaient des sociétés communautaires, jamais de tous pour quelques-uns. C'étaient des sociétés pas seulement ante-capitalistes, comme on l'a dit mais aussi anti-capitalistes. C'étaient des sociétés démocratiques, toujours. C'étaient des sociétés coopératives, des sociétés fraternelles. » (A. Césaire, 2004, p. 23-25),

C'est donc à lui que revient la responsabilité de développer l'Afrique : « Nous sommes des victimes de la colonisation, donc les Européens nous doivent des indemnités » (A.KABOU, 1991, p.93). C'est là justement que le caractère subversif de cette mentalité transparaît. Le développement perçu comme ce qui émane de la responsabilité de l'Occident décline les Africains de la prise de conscience et d'action afin de changer le visage du continent. Ils considèrent donc toutes les contre-performances que l'on observe aujourd'hui encore sur le continent comme les conséquences malheureuses de leur rencontre tragique avec l'Occident. L'Occident, pour avoir détruit une Afrique unie avec de grandes richesses culturelles et cultuelles devrait la dédommager par la prise en charge de son développement. C'est cela la mentalité de victime.

L'idée, au fond d'elle-même, n'est pas vraie déclare Axelle KABOU. La considération des Africains comme des agneaux sans péché originel que le lion Occident a dévoré sans pitié est un leurre. En effet, la description d'une Afrique en harmonie avec elle-même avant la pénétration coloniale n'est qu'une pure illusion selon l'auteure. Sinon, estime-t-elle, comment comprendre les différentes guerres de conquête sanglante qu'avait enregistrées l'Afrique avant la pénétration coloniale ? Ces guerres de conquête

au cours desquelles : « La mort sur le champ de bataille se réjouissait » peuvent-elles être interprétées autrement que comme des exemples de colonisations « intra-africaines » ? Elle affirme à ce sujet ce qui suit :

> « On se contente trop souvent d'ériger les massacres des expansionnistes africains en hauts faits historiques politiques, illustrant l'aptitude de l'Afrique à créer de puissants systèmes politiques, à l'instar de l'Europe, et de rabaisser la colonisation de l'Afrique par l'Europe au niveau de la bestialité. Certaines vies humaines auraient-elles plus de valeur que d'autres ? N'est-ce pas oublier qu'à l'époque de la constitution de leurs empires, les Africains avaient, moins qu'aujourd'hui encore, conscience d'appartenir à un continent ou à une race (quel que soit le sens de ce mot) ? Que la conquête d'un territoire ou d'un petit royaume équivalait à la mise sous tutelle, voire à la destruction de sociétés ayant leur originalité et leurs consciences identitaires propres ? Il faut relire l'époque de Chaka pour s'en rendre compte » (1991, p. 108).

Il faut donc que les Africains arrêtent de se considérer, de se comporter comme des victimes qui doivent être indemnisées vaille que vaille par le développement de leur territoire autrefois saccagé. Car tant que cette mentalité persistera, ils déverseront toujours la responsabilité de leur sous-développement sur l'Occident. La prise de conscience pour l'action et la responsabilisation ne seront jamais considérées comme des armes dont l'Afrique doit faire preuve pour assurer son développement. Malheureusement, la campagne a été si bien menée qu'aujourd'hui encore, au cœur des débats tentant de comprendre les raisons du sous-développement du continent, on entend les raisonnements comme suit : « l'Afrique ne peut être qu'une victime : la traite négrière, la colonisation, l'apartheid, la détérioration des termes de l'échange, la dette sont là pour situer indubitablement l'essentiel des responsabilités hors de l'Afrique » (A. KABOU, 1991, p.12). On tente d'exonérer ainsi l'Afrique, de la responsabilité de son sous-développement. Cette expression de dédommagement est selon l'auteure une attitude de lâcheté, car il n'a jamais eu dans l'histoire du monde un tel exemple de dédommagement d'après-guerre. L'imposition de payement de dommages de guerre suppose que ceux qui le réclament soient tellement forts, tellement aguerris afin d'opérer une telle exigence. (Le cas de la coalition formée contre l'Allemagne pour l'obliger à payer ses indemnités) Est-ce là le cas de l'Afrique ? Tout ne se passe-t-il pas comme si elle n'a rien retenu comme leçons positives de ces faits coloniaux ? En bref, nous venons de voir le fond d'une des mentalités africaines post-indépendantistes qui, découlant d'une analyse erronée des faits coloniaux constituent l'un des faix qui pèsent aussi lourdement

sur le développement de l'Afrique selon Axelle KABOU. À la suite de cela, développons la seconde mentalité, le culturalisme.

2-1-2- Le culturalisme

Défini au sens du sociologue Youssou Mbargne GUISSE, le culturalisme est : « la survalorisation de la culture considérée comme autonome » (cité par A.KABOU 1991, p.56). Étant autonome, elle n'a plus besoin d'emprunter quoi que ce soit et quoi qu'il en soit, des autres cultures. C'est le pseudo relativisme culturel. Tout ce qui reste à faire, est sa glorification, sa valorisation outrancière. Pour madame KABOU, cette perception de la culture est en acte dans le comportement des Africains vis-à-vis de leurs valeurs traditionnelles. En effet, pour la franco-sénégalaise, les Africains ont adopté, au lendemain des indépendances, des attitudes de retour à eux-mêmes, précisément de retour compréhensible aux valeurs traditionnelles. Ce retour, malheureusement, loin d'être un retour d'analyse, d'évaluation, d'autocritique et de déductions positives des faits coloniaux afin d'éviter, dans le futur des humiliations pareilles, a été plutôt un retour à l'ivresse culturelle. Les valeurs traditionnelles africaines ont été enfermées sur elles-mêmes et protégées contre toutes les autres valeurs civilisationnelles. Elles sont donc restées les mêmes et n'ont pas évolué d'un seul trait car, elles sont considérées comme étant le propre des Africains face aux autres valeurs. L'introduction du dynamisme du développement, tel que cela a été fait dans les pays dits développés est resté impossible en Afrique car elle soulève des conduites d'évitement et de résistances à l'égard des valeurs traditionnelles africaines. La logique du développement, tel qu'elle s'est manifestée dans les régions dites développées est en contradiction directe avec le désir de maintenir et de garder à tout hasard, les valeurs ancestrales africaines. Le culturalisme plus qu'une mentalité parasitaire est la pierre angulaire de l'immobilisme culturel qui caractérise la stagnation la plupart des sociétés africaines. Il a empêché l'existence de l'esprit critique au cœur des traditions et cultures africaines puis a réduit ces valeurs traditionnelles à rien d'autres que ce qu'elles étaient, pour le simple fait qu'il a empêché la pénétration d'idées nouvelles, c'est d'ailleurs ce qui transparait dans ces affirmations d'Axelle KABOU :

> « Les Africains se sont non seulement prêtés au jeu du néo-primitif heureux-dans-sa- brousse-naturelle, mais se sont aussi appliqués à ruser avec le développement, en partant de la conviction erronée que toutes les cultures se valent : rien n'est plus faux. S'il n'y a ni hommes supérieurs, ni

> hommes inférieurs, comme le montre l'absurdité même de cette proposition, il existe en revanche des cultures plus aptes que d'autres à défendre leur droit à l'existence dans les faits » (1991, p. 120).
>
> « Au bout de trente années consacrées à détruire les préjugés du colonisateur, l'Afrique, pour n'avoir fait que cela, s'est terriblement momifiée, et a attrapé des tics régressifs dont elle se débarrassera difficilement. Le culte de soi, l'absence totale d'esprit critique à l'égard de ses propres valeurs, ont donné des résultats si étranges que bon nombre d'observateurs doutent que l'Afrique puisse sortir de sa marginalité avant longtemps » (1991, p. 37-38).

N'est-ce pas de cela que parlait également Albert MEMMI dans son *Portrait du colonisé* en ces termes ?

> « En définitive, nous allons nous trouver en face d'une contre-mythologie. Au mythe négatif imposé par le colonisateur succède un mythe positif de lui-même, proposé par le colonisé [...] À entendre le colonisé, et souvent ses amis, tout est bon, tout est à garder dans ses mœurs et ses traditions, ses actes et ses projets ; même l'anachronique ou le désordonné, l'immoral ou l'erreur. Tout se justifie puisque tout s'explique » (A.KABOU, 1989, p10).

Du culturalisme forgé par la haine de l'homme blanc au soir des indépendances, les Africains ont totalement oublié de faire l'inventaire de leurs valeurs culturelles afin de châtier celles qui ne favorisent pas le bien-être du continent. Il faut souligner très précisément que, c'est à partir du culturalisme qu'est né le particularisme qui se manifeste par une sorte de désir, d'ambition à prôner un droit à la différence. La nécessité d'être soi uniquement et à n'y voir aucun problème, et à en être fier. En peu de mots, on peut dire que la mentalité du culturalisme a engendré l'immobilisme culturel, le particularisme et par conséquent le refus du développement. Le culturalisme a participé, au soir des indépendances au repli des Africains sur eux-mêmes. Il s'agit d'un effort très malheureux de résurgence et de protection de toutes les valeurs traditionnelles africaines et cela, au mépris des autres valeurs civilisationnelles, avec les raisonnements du genre : « Je suis noir, le noir n'a pas inventé l'ordinateur. L'ordinateur est donc anti-africain » ou encore, « La technique dégrade la vie familiale et les rapports humains. Les occidentaux eux-mêmes le disent. Donc, les Africains doivent rejeter la technique » (A.KABOU, 1991, p.93). Ainsi, les valeurs modernes ont été perçues comme proprement et uniquement occidentales, donc contraires aux valeurs traditionnelles africaines. L'Africain se voit donc maître de la nature et de ses composants à la manière

dont l'homme blanc est maître de la science et de la technologie. Ce qui a fait que les pays africains sont restés inertes face aux changements observés dans les Etats dits aujourd'hui développés.

Puisque nous venons de rendre intelligibles les mentalités ou encore mieux les mécanismes idéologiques par lesquels l'Afrique doit être tenue pour responsable de son sous-développement selon madame KABOU, nous allons nous évertuer à montrer comment elle rend compte de ce refus de développement.

2-2- Le refus du développement

> « Mais on oublie, une fois de plus que l'obstacle majeur au développement en Afrique, quel que soit le domaine considéré, est d'abord la nature psychologique. Il y a une erreur fondamentale à attendre à ce que l'Afrique, engluée dans ses politiques de décolonisation culturelle, perçoit la modernité (ou du moins ses composantes majeures) comme un objet digne d'efforts » (Axelle KABOU, 1991, p. 144).

Le constat d'Axelle KABOU est que le refus du développement de l'Afrique commence par son refus de se détacher des complexes idéologiques qui empestent son développement. C'est-à-dire que les Africains sont sous-développés par ce qu'ils s'obstinent à maintenir les comportements qui sont à l'origine de leur sous-développement. Le sous-développement de l'Afrique est selon Axelle KABOU socialement psychologique. J.M. ALBERTINI aurait donc eu raison pour avoir constaté que : « Le sous-développement ne peut être appréhendé par la seule science économique. Que cela est un processus complexe qui a trait tant aux aspects économiques qu'aux aspects sociologiques, psychologiques et politiques de la vie en société » Et de préciser que : « Le développement suppose l'apparition d'un monde nouveau et non le grossissement quantitatif de ce qui existe déjà. » (1981, p. 254). Madame KABOU fait le diagnostic d'un sous-développement lié aux aspects sociologiques, psychologiques voire politiques. Puisqu'elle affirme que : « Le sous-développement de l'Afrique n'est pas dû à un manque de capitaux. Il serait naïf de le croire. », et précise à la suite que : « Pour comprendre pourquoi ce continent n'a cessé de régresser malgré ses richesses considérables, il faut se demander comment cela fonctionne dans la tête des Africains » (1991, p.21-22). En effet, pour la franco-sénégalaise experte de la communication née au Cameroun, les mentalités africaines dont l'inventaire a été fait dans la section précédente représentent les mécanismes idéologiques de résistance au développement en

Afrique. Prenons par exemple le cas de la mentalité de victime qui a procédé à la déresponsabilisation des consciences africaines des responsabilités qui les incombent, en forgeant dans leurs esprits la perception de la mendicité, de l'endettement comme les seuls moyens nécessaires sans lesquels le continent ne peut s'affirmer. Les Africains ne se croient en rien responsables de leur sous-développement. Au lieu de prendre conscience des véritables raisons qui minent leur déliquescence, ils s'obstinent à désigner un coupable d'antan et veut l'obliger à les dédommager. Cette mentalité empêche l'existence de l'esprit de lucidité pour l'analyse des véritables raisons du sous-développement du continent. Et cela également entache le développement puisque si les vraies raisons du problème ne sont pas détectées, l'on aura toujours du mal à proposer des solutions de sortie possible.

À la suite de ce mécanisme idéologique qui paralyse le développement en Afrique, se présente la plus dangereuse : la mentalité du culturalisme, qui explique aujourd'hui encore les raisons du retard du continent dans le processus de sortie du sous-développement. Fondateur, selon Axelle KABOU, du dualisme antagoniste modernité et traditionnel ; du soi et du non soi ; de l'exogène et de l'endogène, le culturalisme est le complexe idéologique qui rend beaucoup plus compte du refus du développement dont parle la franco-sénégalaise.

La haine de l'Occident barbare développée à cause des faits coloniaux a conduit les Africains au crépuscule des indépendances, à rejeter toutes les idéologies made in ailleurs. Plus encore, celles qui viennent de l'Europe coupable. Cet anti-occidentalisme est selon Axelle KABOU, l'une des pratiques dangereuses du culturalisme car il est : « si ancré dans les mentalités qu'il constitue encore le meilleur gage de la pérennisation de l'arriération sur tous les plans » (1991, p.159). C'est d'ailleurs cela qui a fait écroulé le projet panafricain de Kwameh N'krumah en mai 1963 à Addis-Abeba. Son projet a été torpillé au premier sommet des chefs d'État africains qui étaient venus jeter la base de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) parce qu'il a osé tenir un discours civilisateur. Il a osé parler comme l'homme blanc. Voici ce que disait l'illustre homme politique :

> « Nous sommes, dit-il, entrés dans l'âge où la science a transcendé les limites du monde matériel, où la technologie a envahi les silences mêmes de la nature. Le temps et l'espace ont été réduits au rang d'abstractions sans importance. Des machines géantes tracent des routes, ouvrent les forêts à l'agriculture, creusent des barrages, construisent des aérodromes ; des

> convois routiers et aériens gigantesques distribuent les biens, d'énormes laboratoires fabriquent des produits pharmaceutiques ; des études géologiques extrêmement complexes sont entreprises ; de puissantes usines électriques sont construites ; des fabriques colossales sont implantées-le tout à un rythme incroyablement rapide » et de finir par ceci :
>
> « Le monde n'avance plus au rythme des chameaux ou des ânes ! Nous ne pouvons plus nous permettre d'aborder nos problèmes de développement, de besoin de sécurité, au rythme lent des chalets, des ânes. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser subsister la brousse envahissante des attitudes désuètes qui nous freinent dans notre marche vers la réalisation la plus complète et vers l'élévation constante du niveau de vie du peuple » (Kwameh N'KRUMAH, cité par A. KABOU, 1991, p. 36-37).

De tels propos sont inconcevables pour des personnes qui se sont déjà préparées pour les politiques de décolonisation culturelle. N'krumah était en avance sur les dirigeants de ce temps. Il ne voyait plus les problèmes en termes d'anti-occidentalisme mais de progrès. Son projet panafricain a sonné mal à l'oreille des chefs d'États africains fondateurs de l'organisation connue aujourd'hui sous le nom de l'Unité Africaine (UA) parce que, pour eux, N'krumah heurte de plain-pied et de plein fouet, ce que les Africains considèrent comme leurs héritages ancestraux, leur particularité propre. N'krumah est noir, mais il s'oublie disaient-ils. Pour les Africains donc, être noir, c'est assumer ses valeurs traditionnelles, sans vouloir jamais les dépasser. Cela se comprend dans la mesure où pour eux, c'est la méconnaissance de ces valeurs culturelles par l'homme blanc qui a été l'origine de l'esclavage et de la colonisation dont ils ont été victimes. Axelle KABOU stipule que le sous-développement politique de l'Afrique aurait pu être déjà perçu depuis 1963 comme la non adhésion sociale et psychologique à l'idée de développement. Pour les Africains, le développement est perçu comme l'abandon, la négligence de l'africanité. Ils se sont donc complètement mouillés dans le culturalisme tout en développant des conduites d'évitement aux idées, aux pratiques, aux dynamismes ayant conduit les États développés au développement. Tout se passe tout comme si les Africains refusent de se développer pour ne pas perdre leurs cultures, leurs traditions, leurs environnements. Ils ont peur de tomber dans les travers des sociétés industrialisées. Ils évitent donc à coup de force toute pénétration d'idées nouvelles. Encore plus, celles qui ne suivent pas la logique des valeurs traditionnelles africaines. Or, il ne peut y avoir de développement selon l'auteure dans de telles conditions.

Madame KABOU illustre son raisonnement par la technologie qu'elle considère comme une denrée rare en Afrique. Pour elle, les Africains se contentent de jouir des prouesses technoscientifiques sans chercher à s'imprégner de ses connaissances afin de les adapter et de les maîtriser. Il s'agit de la technoscientophobie fondée par le culturalisme qui considère l'industrie, le machinisme comme un égarement historique nuisible aux valeurs traditionnelles africaines. La technoscientophobie qui selon l'auteure, participe à la double marginalisation de l'Afrique : la première avec ses anciennes camarades de sous-développement (Chine, Inde, Brésil) et la seconde avec les Européens qui par leur créativité et les nouvelles concurrences se méfient de son réveil ne semble guère l'inquiéter. Les Africains ne se rendent pas compte de l'immobilisme que dégage leur anti-occidentalisme prôné par le culturalisme. En cultivant le culturalisme, ils cultivent l'immobilisme et par conséquent le refus du développement. Puisque le développement s'oppose à l'immobilisme culturel, à l'autoglorification culturelle et civilisationnelles. La perception du développement comme étant la chose du blanc est vraiment nuisible pour l'émergence de l'Afrique. Il ne peut y avoir de développement tant que ce complexe persistera. Il ne s'agit pas pour les Africains, comme le précise l'auteure de renoncer à leurs valeurs de civilisation. Loin s'en faut. Ils devraient au contraire faire l'inventaire de toutes celles qui pourraient fournir une base solide à tout projet de développement. L'Afrique depuis plus de trente années d'indépendance n'a pas selon l'auteure encore fait l'inventaire de ses valeurs traditionnelles objectivement dynamique pour la mise en place d'un fondement solide au développement. Elle affirme ce qui suit :

> « L'Afrique humiliée en est encore à donner le change, à se leurrer, à se comporter, en un mot, comme si toutes les valeurs traditionnelles étaient dignes d'être conservées. Trente années de décolonisation ratée, d'africanisation maladive, d'enracinements parcellaires, dressant autant de cloisons entre les Africains, et entre eux et le monde extérieur, ont façonné des mentalités absolument incapables de se projeter en dehors de la sphère tribale ou d'une africanité étroite et franchement insipide [...] Il n'y a pas de progrès possible. L'Afrique ne sortira du trou culturel où elle se terre depuis trente ans qu'au prix d'une révolution mentale permettant de purger une fois pour toutes la honte de la traite et de la colonisation » (1991, p. 97-98).

La perception par les Africains de la logique de développement des Etats dits développés comme un phénomène anti-africain ou encore mieux, la considération du développement comme la chose du blanc qui est à l'encontre des valeurs culturelles traditionnelles africaines représente le refus de développement dont faire preuve les Africains

selon Axelle KABOU. Il faut enterrer le culturalisme outrancier, il faut déconstruire le dualisme traditionnel-modernité qui voudrait que les deux concepts soient des opposés. Il faut désintoxiquer l'obstacle psychologique social et culturel qui perçoit le développement comme la chose du blanc ou encore mieux comme un phénomène anti-africain. Il faut que les Africains arrêtent de penser qu'ils ont le droit à la différence, le droit de ne pas suivre le dynamisme de développement tout en se considérant comme des maîtres de la nature, du spirituel. Il faut qu'ils arrêtent de penser qu'il existe une correspondance naturelle entre eux et la nature pouvant leur conduire au développement. Ils doivent arrêter de penser le développement en termes de rendement de compte avec l'Occident car si le développement n'est pas une course, une lutte contre l'Occident, il l'est plutôt contre les maux croissant et multiples de l'Afrique. Il faut que les Africains évitent de penser qu'ils peuvent se développer sans une évaluation, une réévaluation ou encore une autocritique positive de leurs valeurs traditionnelles. Il faut qu'ils arrêtent de voir les Etats dits développés à imiter comme des ennemis à éviter à tout prix. Comme le dit Edem KODJO : « Les Africains doivent éviter de tomber dans un piège que certains d'entre-deux se tendent à eux-mêmes, celui du refus du développement. (Cité par A. KABOU, 1986, p.10).

Ce refus de développement aurait pu être une autre chose estime Axelle KABOU, si au soir des indépendances, des conclusions importantes ou du moins sérieuses avaient été tirées des faits de marginalisation dont les peuples africains avaient été victimes. Ils auraient pu décider d'agir afin de s'approprier des moyens qui ont permis à l'Occident de les vassaliser. L'Afrique serait déjà elle aussi au même rang que ses anciennes collègues (Chine, Inde, Brésil) si le projet panafricain de N'krumah n'avait pas été snobé pour des raisons de narcissisme culturel. Ce que tente de faire comprendre l'auteure de *Comment l'Afrique en est arrivée là ?* est que, à partir du jeu de : « l'étrangleur et de l'étranglé, les anciens innocents deviennent les nouveaux coupables. Les anciens malfrats ne sortent pas tout blanchis de l'accusation de pillage, mais bénéficient de grosses circonstances atténuantes. » (A.KABOU, 1991, p.53).

L'Afrique pour n'avoir pas fait de mises à jour responsables de fond en comble à ses modes de pensées au lendemain des indépendances ; pour avoir pensé que le machinisme, l'industrialisation comme un égarement historique ; pour avoir fait preuve de vendredisme

définit par l'auteure comme : « le propre d'une conscience humiliée inapte à s'affirmer avec dignité et dans les faits, et usant de subterfuges divers pour transformer la honte, la lâcheté, la médiocrité et la paresse en objet d'admiration » (1991, p.53-54) ; pour avoir érigé l'immobilisme traditionnel en mode de fierté a sonné le glas de toute possibilité d'ascension vers le progrès. Ce qui se comprend d'ailleurs mieux par cette affirmation de J.M. ELA : « Il n'y a pas de violences meurtrières dans une société que celle qui vise à briser le dynamisme de l'esprit » (2007, p.37). L'Afrique pour avoir empêché le dynamisme de l'esprit a prôné le culte de soi, l'autoglorification, l'agenouillement devant la moindre valeur traditionnelle africaine.

Ouvrons une petite brèche pour montrer que n'eut été la vigilance du philosophe béninois Paulin HOUNTONDJI, ce narcissisme culturel, ce désir de justification et d'enfermement culturel aurait créé en Afrique une philosophie proprement africaine et qui serait déjà en cours d'enseignement et de développement dans les écoles africaines.

On peut donc dire brièvement que les conclusions malheureuses établies par les Africains au soir des indépendances ont fait d'eux des individus complexés. Ces complexes constituent pour Axelle KABOU les mécanismes idéologiques par lesquels l'Afrique participe à sa propre déliquescence. Les différentes contre-performances (la corruption, la mauvaise gouvernance, le détournement des derniers publics…) que le continent enregistre depuis plusieurs décennies s'expliquent par la répétition des attitudes contraires au développement qui se justifie par le culturalisme. Autrement dit, le droit à la différence qui estime que la manière de gouverner des Africains doit être différente de celui des occidentaux parce que ce sont des Africains. Ce qui est d'ailleurs normal selon les idées de l'auteure car plus ces ronds de jambe vont continuer, plus l'Afrique sera fière d'être elle-même. De ne pas avoir perdu l'africanité. Le développement, tel qu'il est perçu par les Africains selon les idées de l'auteure ne donne accès à aucune possibilité de progrès à la manière des États dits aujourd'hui développés. Le refus du développement de l'Afrique tel qu'il est expliqué par KABOU, se lit dans le constat clair selon lequel au XXI^{ème} siècle, l'Afrique reste encore la seule civilisation lavée du péché de la maîtrise et de l'adaptation de la technologie devenue maintenant technoscience. Mieux, le refus de développement est le développement de l'Afrique selon la conception de l'auteure puisque ce refus est favorable au maintien de toutes

les valeurs traditionnelles africaines qui veulent être conservées à cor et à cri alors que ce conservatisme culturel est le refus du dynamisme conduisant au développement. Ainsi se présente de façon globale l'idée du refus du développement exprimée par Axelle KABOU. Quelle est alors la portée d'une telle analyse ?

Chapitre 3 : Portée, limites, perspectives

3-1- Portée

L'originalité et l'authenticité de l'analyse d'Axelle KABOU des causes du sous-développement du continent africain s'illustrent par son choix de procéder à l'analyse microscopique des maux qui causent le naufrage du continent. En effet, plutôt que de s'atteler à la démonstration des handicaps exogènes bloquant le développement de l'Afrique, l'auteure s'est mise à relever au fond de l'Afrique elle-même, les difficultés qui empêchent son émergence. Le mérite d'une telle démarche est louable dans la mesure où la plupart des analyses menées pour appréhender la maladie dont souffre le continent mère se réfugie soit dans ce que Joseph KI-ZERBO appelle : « la stricte neutralité statistique » (cité A.KABOU p.22) , soit dans la démonstration de la logique occidentale de domination ou encore dans un partage de responsabilité entre l'Afrique et ceux qu'il convient d'appeler les anciens pillards, auteurs des faits de colonisation et de l'esclavage. Axelle KABOU a apporté de nouvelles explications au sous-développement de l'Afrique. Le caractère singulier et totalement préoccupant de cette nouvelle explication se résume à la dénonciation unilatérale : l'Afrique comme coupable et responsable de son sort.

L'effort audacieux du raisonnement de l'auteure a été d'avoir su échapper aux complexes idéologiques fondées par la génération des indépendances et qui constituent des barricades de résistance à l'analyse critique autocentrée, fondant ainsi l'immobilisme culturel auteur et acteur du sous-développement. Axelle KABOU a procédé à une thérapie chirurgicale des mentalités et cultures africaines. Les diagnostics employés se sont révélés efficaces et ont permis de relever la question du sous-développement de la dimension pluriellement admise à la dimension singulière

L'importance de ce livre a été sa contribution à l'élargissement de la perception des causes de la déliquescence du continent mère. Elle (l'auteure) postule une révolution mentale, sociale et surtout culturelle ou encore mieux idéologique se manifestant par une ouverture, une appropriation des idées nouvelles favorables au changement (la science et la technologie) et une révolution culturelle capable de purger les cultures africaines qui ne sont plus dignes d'être conservées. Mieux, c'est-à-dire que les Africains

doivent se détacher du poids de l'immobilisme culturel, du droit à la différence en s'ouvrant au changement du monde. Ils doivent s'organiser, rejeter au cœur de leurs cultures toutes celles qui ne favorisent pas leur émergence. En un mot, il s'agit d'un travail de déconstruction capable d'ouvrir les consciences qui se sont déjà barricadées derrière les valeurs traditionnelles et ayant un mépris souverain pour la modernité perçue d'ailleurs comme une menace.

La portée principale de cet ouvrage est l'analyse thérapeutiquement chirurgicale que son auteure a opérée sur les mentalités et cultures africaines dont les résultats prometteurs ont permis de détecter de nouvelles causes et en même temps de nouvelles solutions au sous-développement de l'Afrique. Il va falloir que les Africains sortent de leur confort naturel qui n'entraîne que leur propre marginalisation pour aller apprendre à : « lier le bois au bois » ; et aussi « l'art de vaincre sans avoir raison » (p.57-61,1961) comme le souhaitait déjà C. A. KANE par le biais de la Grande royale dans son *Aventure ambiguë.* Telle est la portée de cet ouvrage de l'experte de la communication.

3-2- Limites

3-2-1- L'Afrique et la technoscience

Le refus de s'ouvrir aux idées nouvelles, à la créativité, à l'industrialisation en un mot au dynamisme ayant conduit les Etats dits développés au développement, en se bornant sur les valeurs traditionnelles constitue pour Axelle KABOU, la preuve vivante du refus du développement dont l'Afrique fait preuve. Elle démontre surtout cela par le comportement du dédain envers l'adaptation de la technologie dont les Africains font preuve. Ils se contentent uniquement d'utiliser les produits matériels de la science sans chercher à s'approprier le mécanisme de leurs fonctionnements. Cependant, elle (l'auteure) n'a pas défini les conditions d'accès à cette technologie. Cela est très important car, si nous devons considérer l'enfermement, le repli sur les valeurs traditionnelles dont les Africains ont fait preuve après les indépendances comme une pratique ou un comportement ayant entraîné leur propre sous-développement, comme l'a si bien démontré Axelle KABOU, nous ne pouvons pas manquer de noter les immenses avantages de ce comportement de ruse au développement au plan environnemental (le climat, la faune, la flore, les richesses et réserves de l'écosystème) vis-à-vis de l'Occident dit développé. L'Afrique est aujourd'hui moins

encline aux dangers de l'industrialisation et du mariage de la science et de la technologie. Si aujourd'hui, elle doit s'ouvrir au dynamisme de la technoscience, il va falloir que ses conditions d'accès soient rigoureusement définies et bien analysées afin qu'elle ne répète pas les mêmes erreurs que l'Occident d'hier et d'aujourd'hui. Parlant d'erreur, nous faisons allusion à tous les dégâts que le développement de la science génère aujourd'hui dans le monde. L'ouverture à l'adaptation et la maitrise de la technoscience doit être effectuée à la mesure de l'homme. L'Afrique aujourd'hui, face à l'adaptation de la science et de la technologie, doit apprendre des erreurs des pays dits développés afin de mettre en place des systèmes d'industrialisation, des systèmes technologiques qui conduisent non pas seulement au développement mais au développement durable. Elle doit éviter de singer trait pour trait les Etats dits développés, car ce faisant, elle risque de répéter leurs erreurs scientifiques passées, d'où les conséquences également. L'adaptation, la maîtrise de la science et de ses manipulations ne doivent pas être considérée en Afrique comme une tâche légère si nous voulons effectivement le développement au sens authentique du mot. Il va falloir opérer des choix d'adaptation responsables.

Aussi, les Africains ne doivent pas perdre leur ethos face aux possibles ouverts par la technoscience. Il ne s'agit pas non plus de tout conserver. Les questions comme : le clonage, l'euthanasie, l'eugénisme, le problème d'un enfant à six parents, la vente des organes humains, l'homosexualité, l'usage des cellules souches, etc sont autant de préoccupations éthiques qui, en fait et en acte, ne sont pas compatibles avec les valeurs morales africaines. Les Africains doivent rester eux-mêmes dans leur quête de la science et de la technologie. Ils ne doivent pas en effet, à cause du développement, se laisser corrompre par des pratiques qui n'entraineront à tout hasard que leurs propres dégradations. Ils doivent donc rester vigilants une fois cette conquête, ce pari lancé. Ce constat ne doit pas être pour eux, des raisons de s'enfermer sur eux-mêmes. Ce que nous visons est qu'ils ne doivent pas se laisser distraire par les idéologies philosophiquement capitalistes de ces Etats dits développés, qui ont décidé de réifier tout. Si le comportement des Africains après les indépendances, tel que l'a décrit madame KABOU a causé leur propre déliquescence, il faut dire que l'Afrique possède une chance encore de bénéficier des conséquences de ces comportements surtout au plan technologique. L'erreur que les théories du développement africaines doivent d'ores et déjà éviter au plan

technologique serait l'imitation sans analyse préalable des théories du développement des pays dits développés.

3-2-2-La sorcellerie et la magie : tandem nuisible au développement africain

> « Et que dire, s'interroge Hebga, du mariage de la politique avec la sorcellerie et la magie ? C'est avec un certain sourire que les créateurs de la science et de la technologie nous posent la question, relayés de loin en loin par des indigènes évolués [...], les uns et les autres dénoncent avec ironie ou avec virulence l'« irrationalité » dans l'une de ses manifestations les plus flagrantes. De fait, ce n'est un secret pour personne que beaucoup de nos gouvernants recourent massivement à la magie et la sorcellerie pour s'assurer l'invulnérabilité, le succès personnel, la pérennité au pouvoir ou pour damer le pion à des adversaires menaçants. Ils achètent au prix fort, le service de marabouts, divins, magiciens des différentes ethnies de leur pays ou de l'étranger, y compris de l'Asie, de l'Europe, et de l'Amérique » (Meinrad Hebga, cité par P. C.KITI, 2020 p. 203-204).
>
> « Je prendrais aussi en compte, écrit Hebga, le frein puissant que constitue la peur de susciter, par sa réussite économique sociale, la haine envieuse et toute la panoplie de la sorcellerie que les plus « cartésiens» d'entre nous ne défient qu'en tremblant. » (Meinrad P. Hebga, p. 89, cité par P.C. KITI, 2020 p. 205).

Axelle KABOU dans son analyse des causes du sous-développement de l'Afrique n'a pas tenu compte de l'impact majeur de la sorcellerie et de la magie, que l'on ne saurait imputer à la responsabilité des Africains, dans la mesure où eux-mêmes en sont victimes. Et même d'ailleurs, si on admettait que cela est lié aux valeurs traditionnelles africaines, que propose notre auteure pour son éradication ? Car la vérité est que ces phénomènes connus inconnus représentent un handicap dangereux au développement social, économique et politique du continent. Au plan social par exemple, la sorcellerie qui se manifeste par les envoûtements de toute sorte assure la nuisance de l'excellence sociale. Dans la plupart des familles africaines, il n'est pas rare de constater la mort soudaine, brusque et incompréhensible des enfants et même des hommes qui font preuve d'une excellence majeure dans un domaine ou encore le fiasco inexplicable dans la profession des personnes qui arrivent à prospérer. Tout se passe comme si les sorciers ont horreur de la réussite en Afrique. La réussite en Afrique suscite, sans raison aucune, la haine du sorcier qui arrive par toutes les voies et moyens à détruire ceux qui y arrivent. C'est de cela que rend compte A. J.MAWOUTON en ces termes :

« D'aucuns fabriquent des gris-gris suite à une haine ou une jalousie éprouvée à cause du succès d'un parent, d'un proche, d'un ami afin de nuire à ce dernier ou de le tuer » (2015, p.9). La simple réussite sociale en Afrique, est capable de coûter la vie à ceux qui ont réussi par la simple haine et jalousie d'un proche. Notons également que l'ingéniosité infantile qui, à l'Occident par exemple, est nourrie et accompagnée est plutôt châtiée par la provocation de l'échec ou de la mort en Afrique. Si le développement, le changement est avant tout la résultante d'un ensemble d'innovations, de créations et d'inventions opérées par un groupe de génies, est-il possible de le constater sous un continent où la simple réussite à un concours est capable de coûter la vie à son auteur ? Nous savons combien les connaissances des génies comme Galilée, René Descartes, Albert Einstein, Copernic … ont été favorable au développement de l'Occident développé. En Afrique, les génies sont purement et froidement détruits. Ces comportements possèdent de nombreux retombés sur le développement social. Par exemple, c'est cela qui entraine la fuite des cerveaux et des esprits créatifs vers d'autres horizons.

Au plan politique, la sorcellerie et la magie sont employées au service de la corruption, des détournements et d'autres malversations. Elles sont utilisées pour assurer l'impunité ou pour assurer des influences afin d'accéder à des postes dont on a aucune connaissance alors que les plus méritants sont exclus. Elles sont aussi employées par la plupart des chefs d'Etats africains pour atteindre des fins sinueuses et singulièrement floues. Ce n'est plus un secret que la plupart des dirigeants africains font recours à de grands sorciers afin de s'assurer l'invulnérabilité ou encore pour nuire à des adversaires menaçants. Aussi disposent-ils chacun des chambres mystiques dans lesquelles ils font toute sorte de sacrifices et de consécrations. Nous n'en voulons pour preuve que le livre de Désiré NAHA : *Les larmes de BONGO ONDIMBA à travers la forêt sacrée de HOUAWE* dans lequel le cas de la plupart chefs d'Etats de l'Afrique de l'ouest est mis à nu. La réalité de ce fait social se justifie également dans l'arène politique par la disparition des enfants à l'orée des suffrages nationaux et également par la mort incompréhensible, soit par accident de circulation, soit par courte maladie, de certains candidats surtout lors des élections des élus locaux. Les impacts de la sorcellerie et de la magie sont tels que, on peut rendre compte du sous-développement de l'Afrique à partir

d'eux. La sorcellerie châtie la réussite alors que la magie favorise l'excellence des magouilles. Il s'avère nécessaire de maitriser les conditions d'action de ces réalités afin de les empêcher de ralentir le développement. Ce sont ces phénomènes qui font du terrain politique africain, un espace dangereux pour les jeunes naïfs. Aussi, ils expliquent en grande partie le fondement des monocraties et donc de la mauvaise gestion politique. Comment peut-on s'attendre à une bonne gestion politique d'un dirigeant qui avant d'être élu, à d'abord été en contact avec toutes sortes de promesses et de sacrifices physiquement flous ? Le monde du spirituel étant un monde dont les mécanismes d'action sont incompréhensibles généralement, aurons-nous tort de dire que le dirigeant qui a fait recours aux puissances de ces dimensions soit mentalement libre pour diriger ? De toute évidence, si tel n'était pas le cas, nos dirigeants auraient été de bons politiques.

3-2-3 Le néocolonialisme ou la Françafrique

> « Beaucoup disent que l'époque de la revendication est révolue, et qu'il est grand temps de se mettre au travail. Fort bien ! Mais voudraient-ils par-là insinuer que l'impérialisme économique, politique, et religieux s'exerçant désormais par dirigeants indigènes interposés, les dominateurs d'hier et d'aujourd'hui sont dorénavant au-dessus de toute critique, ou que la revendication empêcherait d'accomplir un travail positif de développement, l'horizon instinctif de la polémique serait, sans plus, un brevet d'efficacité » (Meinrad Pierre HEBGA, cité par P. C. KITI, 2020, p.119).

Dans son speech d'ouverture de la conférence de Brazzaville tenue le 30 janvier 1944 à Ageron, le général Charles De Gaulle affirme ce qui suit :

> « Mais en Afrique française, comme dans tous les autres territoires où les hommes vivent sous notre drapeau, il n'y aurait aucun progrès si les hommes sur leur terre natale, n'en profitaient pas moralement et matériellement, s'ils ne pouvaient se lever peu à peu jusqu'au niveau où ils seront capables de participer à la gestion de leurs propres affaires. C'est le devoir de la France de faire qu'il soit ainsi. Nous ne dissimulons pas la longueur des étapes » (Charles De Gaulle, cité par C. S. ANIGNIKIN, 2013, p.146). Et de finir par :
>
> « Les fins de l'œuvre de la colonisation accomplie par la France dans les colonies écartent toute idée d'autonomie, toute possibilité d'évolution hors du bloc français de l'Empire; la constitution éventuelle, même lointaine de self-government dans les colonies est à écarter. » (De Gaulle, C. S.ANIGNIKIN, 2013, p. 147).

Pour mieux comprendre ces affirmations du général Charles De Gaulle, il s'avère nécessaire de les intégrer dans leurs contextes historiques. En effet, la charte de l'Atlantique signée le 12 Août 1941 par la Grande Bretagne et les États-Unis posait clairement le problème des libertés et du droit à la gestion autonome, indépendante par les peuples. C'est-à-dire que les colons sont appelés, en vertu de cette charte à octroyer la liberté totale et sans condition aux colonies qu'ils disposaient à leur solde. Il était question de les affranchir. Dans ce cadre, les propos De Gaulle ci-dessus mentionnés ont pour fonction, selon le professeur Coovi Sylvain ANIGNIKIN qui s'est intéressé à la réévaluation des conditions historiques des indépendances, de faire comprendre aux alliés que la France est consciente de son rôle, de son devoir de faire évoluer son empire colonial. Ce qui, en réalité n'est qu'un leurre ou encore un subterfuge employé par De Gaulle et ses ouailles car, pendant que De Gaulle rassurait les deux grands alliés sur le fait que la France est consciente de son devoir, les dirigeants de l'administration coloniale agissaient de leur côté de manière contradictoire à l'esprit de la charte, à : « réaffirmer l'autorité de la France sur ses colonies » (C. S. ANIGNIKIN, 2013, p. 148).

En retournant à l'analyse des conditions historiques des indépendances africaines, le professeur Coovi Sylvain ANIGNIKI a estimé que De Gaulle et ses pairs n'ont pas en réalité délivré une indépendance aux colonies conformément à la charte de l'Atlantique. Ils se sont livrés à une mascarade, à une parodie des indépendances. Le professeur C. S. ANIGNIKIN n'est d'ailleurs pas le premier à avoir fait ce constat. Bien avant lui, François-Xavier Verschave, dans son : *De la Françafrique à la mafiafrique* affirmait ce qui suit :

> « [...] Le mouvement de l'histoire et d'autres phénomènes ont acculé De Gaulle revenant au pouvoir en pleine guerre d'Algérie en 1958, à décider officiellement d'accorder l'indépendance aux anciennes colonies françaises au sud du Sahara. Ça, c'est la nouvelle légalité internationale proclamée. En même temps, De Gaulle charge son bras droit, Jacques Foccart, son homme de l'ombre - responsable du parti gaulliste de son financement occulte des services secrets-, etc. de faire exactement l'inverse, c'est-à-dire dire de maintenir la dépendance. C'est ça le point de départ de la françafrique : si vous avez une nouvelle légalité internationale qu'est l'indépendance et que vous voulez maintenir la dépendance, c'est l'illégal, donc vous ne pouvez pas le faire que dans la manière cachée, inavouable, occulte » (François-Xavier Verschave, cité par P. C. KITI, 2020, p. 234).

L'indépendance officiellement octroyée par la France à ses anciennes colonies est une indépendance qui a maintenu l'ancien l'esclave à la dépendance éternelle de son maître. Tel est également l'idée de Mongo Beti. Pour lui, après la parodie des indépendances, la France n'a jamais cessé de diriger les Etats qu'elle avait sous sa tutelle. Cela, par le biais de Jacques Foccart, qui « faisant et défaisant les gouvernements, organisant quand il le fallait des coups de main pour redresser ici ou là une situation compromise. » (1981, p. 9). Ce sont donc ces conditions d'indépendance tronquées qui ont donné naissance à ce qui est connu aujourd'hui sous le nom évocateur de la françafrique. Les rapports de la France avec l'Afrique .Le professeur P. C. KITI le définit comme :

> « … est une alliance mafieuse de français et d'Africains dont le but est d'abord de dominer politiquement le continent et ensuite de le piller. Autrement dit, la françafrique est une : « criminalité économique » doublée d'« une criminalité inimaginable ». Elle a son siège à l'Elysée et se compose d'hommes et de femmes de tous les bords politiques français qui se servent d'une armée anonyme pour intervenir dans les pays d'Afrique et qui excellent dans l'art de la désinformation.» (2020, p. 233).

Selon les écrits de ce même auteur qui s'est intéressé à l'élucidation du fait de la françafrique qu'il estime être l'une des formes les plus nuisibles du contrat racial, tout en prenant pour référence large les travaux de François-Xavier Verschave sur la question, la françafrique, constitue l'un des poids qui pèsent sur le développement de l'Afrique. En effet, elle est, dans ses nombreuses malversations l'arme de soutien des régimes dictatoriaux en Afrique et en même temps de maintien du contrôle des pactoles frauduleusement établis. Mieux, c'est-à-dire que pour maintenir l'exploitation abusive des intérêts sordides en Afrique, la françafrique emploie tous les moyens pour soutenir les gouvernements capables de protéger ces intérêts. Les leaders politiques africains qui refusent d'être de concert avec ses stratagèmes sont froidement éliminés à travers des coups d'Etat miracles, largement financés par la France. C'est ainsi que plus de vingt chefs d'Etats africains furent éliminés depuis les années dites de liberté des peuples africains parce qu'ils ont osé s'opposer aux anciennes puissances coloniales. Nous n'en avons pour preuve, entre autres que : Sylvanus Olympio du Togo, assassiné le 13 janvier 1963 avec l'appui puissant de l'Etat français ; John-Aguiyi IRONSI du Nigéria ; François NgartaTombalbaye du Tchad ; Laurent-Désiré Kabila, Patrice Lumumba du

Congo-Kinshasa ; Mouammar Khadafi de la Libye… (www.wikpédia.com consulté le 12 décembre 2021 à 14h 30 mn) Sans parler des financements d'armes, du terrorisme, des guerres de virus, dont les cas les plus actuels sont celui du Mali, du Burkina-Faso sans oublier également la République Démocratique du Congo, organisés par les ténors de la françafrique afin de mettre la pression aux dirigeants africains qui s'opposent à eux. La vérité est que la plupart des coups d'Etats ou soulèvements en Afrique, quelque soit leurs natures (terrorisme, djihadisme et tous les groupes rebelles) sont avant tout l'œuvre de la françafrique. Quand un dirigeant noir devient gênant, c'est-à-dire qu'il n'accède pas aux volontés de l'Etat français, on emploie des intrigues telles que : financement de coup d'Etat, financement du terrorisme, parfois les terrorismes biologiques (la guerre des virus) pour l'obliger soit à se conformer aux diktats, soit à être contraint d'abandonner le pouvoir. Cette alliance mafieuse de Français et d'Africain sème des terreurs en Afrique par leur désir irrésistible de protéger au pouvoir les dirigeants noirs qui assument le bien-être de ses vils intérêts, de ses pillages et aussi par leur engagement de toujours continuer à exploiter les Etats africains (nous n'en voulons encore pour preuve que le cas de la Côte d'ivoire, avec les tractations politiques ayant conduit Alassane OUATTARA au pouvoir et qui vient de briguer son troisième mandat à la suite de la révision de la constitution. Ce qui a engendré des violences pré-électorales, électorales et post-électorales).

À la suite de cela se trouve la véritable arme de destruction des économies africaines : le franc CFA. Mis en place par la françafrique pour le contrôle de l'économie et aussi pour influencer les dirigeants africains à travers les nébuleuses politiques d'aide. François-XavierVerschave affirme à son sujet ce qui suit :

> « Autre moyen de contrôler ces pays (pays de l'Afrique francophone) : le franc CFA. On vous dit: « C'est formidable, on a doté ces pays d'une monnaie, avec le franc CFA. » (CFA, ça veut dire : Colonies françaises d'Afrique...). Sauf que ce franc CFA convertible a permis, pendant des dizaines d'années, de faire évader les capitaux de ces pays. Au moment des campagnes électorales en France, on se mettait à pleurer sur le fait que tel Etat africain, le Cameroun ou le Togo, par exemple, n'avait plus de quoi payer ses fonctionnaires. Donc, on envoyait un avion avec une aide financière directe, un chargement de billets CFA, à Yaoundé ou à Lomé. Et cet avion repartait aussitôt en Suisse ou les francs CFA tout neufs étaient convertis, puis partagés entre le chef d'Etat destinataire et le décideur politique français. On faisait de même avec certains prêts. Autrement dit, c'est l'un des

> multiples moyens par lesquels on a enflé démesurément la dette du tiers-monde, avec des sommes dont les Africains n'ont évidemment jamais vu la couleur » (François-Xavier, cité par Paul Christian KITI 2020, p. 235).

Le franc CFA est une politique monétaire astucieusement élaborée par les dirigeants des relations France- Afrique pour annexer l'économie des pays africains. Il ne peut d'ailleurs entre autrement dans la mesure où tout ce qui concerne la fabrication, la gestion de cette monnaie n'est pas sous le contrôle des pays qui l'utilisent et, c'est d'ailleurs pour cette même raison que chaque fois que les questions d'élaboration d'une nouvelle monnaie sont soulevées en Afrique, (le cas du sommet de la CEDEAO sur l'ECO), l'on observe des décadences ou bouleversements soit à l'interne des États africains ; soit des problèmes d'ordre inter-État qui bloquent les processus. Est-ce un hasard ?

Aussi, notons que très souvent les apports d'aide aux pays africains effectués par le FMI sont orientés de telle sorte que l'argent envoyé retourne toujours à son lieu habituel. L'aide au développement ne cible par les domaines de la mise en place des industries de transformations et d'amélioration des matières premières quotidiennement importées par les pays africains. On se contente de les aider à la construction des routes, car on sait que, ce sont les compagnies des Etats développés qui devront assurer ces constructions afin que l'argent envoyé puisse toujours retourner à son lieu habituel et que les pays africains continueront toujours l'importation des matières nécessaires au bon fonctionnement et au meilleur rendement des pays développés. La vérité est que, le jour où les pays dits pauvres aujourd'hui prospéreront, une bonne partie de l'économie des Etats dits développés connaitra un déclin incommensurable. C'est la raison qui explique les manigances extérieures tentant de maintenir les pays sous-développés dans leur état.

Ce que vise un tel développement effectué jusque-là, est de faire comprendre à madame KABOU qu'elle semble ignorer le poids de la françafrique sur le sous-développement de l'Afrique. Dans son analyse, elle s'est obstinée à démontrer, par le comportement des Africains qu'ils sont d'emblée responsables de leur sous-développement sans pour autant montrer l'impact de la françafrique sur ce développement. La responsabilité des Africains peut-être située au cœur de l'émergence

de la françafrique à travers les dirigeants corrompus qui donnent le champ libre à la France à cause des intérêts personnellement vils qu'ils en tirent. Toutefois, n'oublions pas qu'il ne peut y avoir de corruption sans corrupteur. Que les rapports entre l'Afrique et la France soient désormais lucides, transparentes. Qu'il ne soit plus question d'aide sur condition ou d'autres malversations politiques, économiques sournoisement établies. La vérité est que tous les dirigeants africains ne sont pas corrompus. Ceux qui refusent de se laisser corrompre, ceux qui sont fermes sur la non trahison sont très souvent froidement éliminés. Le Burkina Faso aurait changé si le jeune Sankara n'avait été assassiné à mi-chemin. Ce jeune patriote africain a réussi d'énormes progrès, sur le plan social et politique à travers une politique austère envers la magouille et ses consorts. Mais malheureusement, il n'a pas eu le temps de finir avant d'être assassiné. Il n'est d'ailleurs pas le seul dans le rang de ceux qui ont payé de leur sang pour avoir réussi à mettre en place une politique qui ne favorisait pas les intérêts de la métropole.

Certainement, l'Afrique esquissera la voie du développement si elle se met sur le chemin que lui indique Axelle KABOU mais pour que ce développement soit une réalité et non un effort sans cesse bloqué, il va falloir que les Africains travaillent à bloquer de toute force les magouilles de la françafrique. Car tant qu'elles subsisteront, elles détruiront par la recherche du gain facile et du profit mercantiliste les États africains. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la comparaison actuelle qui tente d'incriminer l'Afrique d'être une éternelle malade au regard des exploits mondialement reconnus à ses anciennes compagnes (Inde, Japon, Inde) qui étaient voués au même tare de sous-développement qu'elle, devrait prendre en compte sérieusement que ses anciennes amies n'ont pas, du moins rigoureusement, les mêmes problèmes qu'elle. L'Afrique se développera assurément par une prise de conscience et de responsabilité de la part des Africains. Toutefois, il va falloir que les anciens pillards fassent preuve de maturité en respectant l'indépendance des Etats africains. Cela, en laissant pleinement les Africains jouir pleinement de leur liberté.

3-3- Perspectives

3-3-1- Révolution éducative : un passage obligatoire

Puisque nous voulons nous fonder sur l'éducation, nous jugeons bien d'amorcer ce chapitre par des affirmations de grands intellectuels africains qui ont su prévenir les dangers que court une société qui ruse avec ses systèmes éducatifs.

> « C'est la société qui éduque parce qu'elle détermine ce qu'elle peut et doit transmettre aux générations futures. S'il n'y a pas de société, un type d'éducation ne peut pas se définir et là où il a une société consciente, d'elle-même, l'éducation va consister à enseigner aux nouvelles générations les actes par lesquels l'homme a émergé comme humain. » (Eboussi Boulaga, cité par P. C. KITI, 2020, p. 150).

> « Un homme paré de compétences scientifiques et techniques, mais privé de valeurs devant lui servir de boussole et d'échelle référentielle, nous ramène à ce qui a valeur d'une tragédie : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme» (Jérôme Carlos, préface, 2008, p.14).

Si, pour celui qu'il convient d'appeler le plus illustre et authentique politique africain - Nelson Mandela -, l'éducation est l'arsenal le plus solide pour l'avènement d'un monde nouveau, elle l'est encore beaucoup plus pour le développement de l'Afrique. Cela va sans être mal dit dans la mesure où pour nous, la plupart des problèmes qui minent le développement de l'Afrique peuvent être résolus par une éducation rigoureusement et sérieusement établie.

Au plan culturel et social par exemple, il faut une révolution éducationnelle capable de fonder la révolution des mentalités. Cette éducation doit veiller à l'ordonnancement des valeurs morales et intellectuelles capables de doter les individus de l'esprit critique et de la liberté de pensée. Une lutte farouche doit être organisée contre le *magister dixit* qui caractérise les cultures africaines et qui fait que l'enfant est obligé de se subordonner aux valeurs dont les fondements ne résistent pas à l'analyse de la pensée. L'éducation doit veiller et lutter efficacement contre les pensées pré forgées et non révolutionnées, qui pour des raisons d'allégeance culturelle favorisent la pérennisation des comportements suicidaires au développement. À titre illustratif, nous pouvons parler de cette impensée qui voudrait que l'on fasse d'enfant, et parfois un nombre important d'ailleurs, même en étant dans une situation d'indigence extrême, car cela serait la mission à nous confier par Dieu dès notre éveil dans le jardin d'Éden : « Dieu les bénit,

et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l`assujettissez; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. » (Genèse 1 v 28), ou encore en estimant que chaque enfant possède sa propre étoile, son propre destin et bien d'autres. Cette impensée culturellement et socialement admise en Afrique, soutenue et protégée par la tradition est responsable du fort taux de natalité observée sur le continent entraînant la misère inévitable des enfants. L'éducation doit aujourd'hui en Afrique favoriser la liberté de la pensée qu'à l'obéissance à la tradition. Il ne s'agit pas de rejeter les valeurs traditionnelles africaines mais de les faire révolutionner à travers l'éducation. Comme l'a si bien dit J. KI-ZERBO : « L'éducation, c'est le logiciel de l'ordinateur central qui programme l'avenir des sociétés » (1990, p.16). L'éducation doit veiller à la programmation de ce que deviendra les Africains de demain. Et puisque les Africains veulent échapper au sous-développement, il va falloir que leurs systèmes éducatifs assurent la programmation des générations présentes et futures à l'éducation du développement car la route du développement passe par le développement des ressources humaines qui doivent élaborer ce développement.

En plus de l'éducation qui doit développer l'esprit critique et la liberté de la pensée, l'éducation au développement moral reste capitale pour le développement de l'Afrique, au vu des contraintes du développement observées. L'éducation morale doit veiller à la sacralité des valeurs comme l'amour du prochain - l'altruisme sans condition -, la franchise, la vérité, la rigueur, la sincérité. La valeur de l'individu dans la société ne doit plus être jugée à la seule aune de l'argent accumulé mais plutôt par sa capacité à honorer, à protéger l'humain même en face de l'argent. L'éducation morale doit réussir à modifier l'individu de sorte qu'en face de l'argent, de la gloire, de l'envie extrême, il ne perd pas l'humanité. Que l'argent n'ait plus la valeur humaine ou plus même, car plus l'amour de l'argent dépassera l'amour de l'humain, plus persisteront les phénomènes comme les détournements divers des deniers publics ; le sacrifice humain pour de l'argent ; les hommeries nées de la technoscience ; la corruption qui détruit aujourd'hui l'Afrique sur tous les plans ; le terrorisme, la cybercriminalité, le profit de soi au détriment de la majorité. L'éducation morale au développement doit travailler à rompre surtout avec la jeune génération la mentalité qui consiste à vivre heureux, à se proclamer richissime tout en dépouillant la majorité du nécessaire ou tout en détournant à soi seul

une bonne quantité de richesse destinée au grand nombre. L'éducation à une fonction de première classe en Afrique aujourd'hui dans le processus du développement du continent. Elle doit être renforcée pour permettre la rupture des mauvaises attitudes observées dans la plupart des Etats africains.

Au vu des problèmes du sous-développement de l'Afrique, son développement passera nécessairement par le développement de l'éducation qui protège l'humain. Plus l'éducation sera valorisée dans tous ses démembrements, c'est-à-dire qu'elle formera l'homme, le dotera de l'esprit critique et d'une éducation morale de sorte qu'il tiendra pour sacrées les valeurs comme l'amour du prochain, la vérité, la sincérité, la rigueur, plus on sera sûr d'aller au développement. Cet homme nouveau conçu par l'éducation programmée au développement, dans son développement de l'homme à l'humain véritable nourri par le principe de la droite raison, sera péniblement un handicap au développement puisque cela sera pour lui une nécessité inscrite en lui par l'éducation. Le développement que cet homme façonnera serait un développement durable puisqu'il sera pleinement guidé, animé par le principe du maintien de l'humanité et en maintenant l'humanité il maintiendra l'écosystème. C'est le moment de souligner que l'idée de l'Occident dit développé même pose problème. Le développement ne se limite pas uniquement à l'excroissance scientifique, économique et politique. Le développement doit veiller avant tout au bien être de l'humain. L'Occident dit développé entraînera sa propre ruine s'il ne mesure pas ses prouesses exponentiellement dépassées à la mesure de l'humanité. La science ne doit plus être à la mesure de l'homme mais c'est l'homme qui doit être à la mesure de la science. C'est-à-dire que si aujourd'hui les recherches en matière scientifiques ne favorisent pas la protection de l'humain, de l'homme, il faut les rejeter. Ces recherches sont censées servir l'homme et non l'asservir. Le développement passe avant tout par le développement de l'homme qui doit aller au développement afin qu'il ne favorise pas sa propre chute. Et un homme développé est avant tout un homme imbu des valeurs morales. Un homme qui vise avant tout le bien de l'autrui.

Et voilà désormais le défi lancé aux Africains notamment aux philosophes africains. Point n'est plus besoin d'expliquer pourquoi cette invitation tourne prioritairement vers eux. Nous les invitons à un engagement solidairement efficace pour la mise en place

d'un système éducatif capable d'ériger l'Afrique sur le chemin du véritable développement. C'est-à-dire du développement durable. Le pari est lancé. Ce passage réussi, il est impossible de ne pas voir fleurir en Afrique le développement durable. En bref, il s'agira pour ces philosophes, de définir les modalités de développement africain et ceci par la mise en place d'une théorie éducative qui visera avant tout le développement de l'homme. Mieux, c'est-à-dire le développement d'un Africain nouveau. Un Africain assoiffé de l'altruisme et capable de se sacrifier au profit des autres. C'est uniquement ce paradigme d'homme qui peut assurer le développement durable. Si ce stade n'est pas atteint, quelqu'en soit les investissements qui seront effectués pour changer le visage du continent, les résultats seront les mêmes. L'Afrique ne se développera pas tant qu'il n'aura pas une prise de conscience collective de la bonne gestion de la chose commune et cette prise de conscience ne peut être atteinte sans une réévaluation des théories éducatives africaines capables de former de nouveaux africains avec de nouvelles mentalités. Un Africain assoiffé du patriotisme.

3-3-2- : La régulation démographique

La condition *sine qua non* à la mise en place de la théorie éducative qui doit servir de levier au développement africain est la régulation de taux de natalité. Cette régulation doit veiller à ce que les enfants ne soient plus mis au monde à tort et à travers. Mieux, c'est-à-dire que désormais, il doit avoir, aussi difficile qu'elle sera, une politique de régulation des naissances.

La nécessité de la mise en place de ce système s'explique par le fait que l'éducation des enfants nécessite en grande partie des responsabilités très larges. Et quand les parents n'arrivent pas à assumer ces responsabilités, cela entraine de grandes décadences non seulement familiales mais aussi nationales voire internationales. La plupart des problèmes sociaux naissent de la mauvaise éducation des enfants. La réussite de l'éducation implique la réussite d'une société. Le constat effectué dans le rang des États africains est que la pauvreté qui ébranle les populations est liée au fort taux de natalité. Non pas que les enfants qui naissent créent la pauvreté mais la mauvaise éducation que ces enfants reçoivent à cause du manque de ressources humaines et matérielles pouir assurer leur éducation comme il le faut, constitue les facteurs de cette misère exponentiellement observée. Éduquer un enfant, suppose qu'on lui administre des

valeurs pouvant faire de lui un homme idéal capable d'influer sur le cours du bien-être. Cela est possible grâce à l'innocence de ce dernier dès son enfance. La réussite d'une telle éducation suppose que les conditions d'action et d'administration soient disponibles. Malheureusement, en Afrique, tel n'est souvent pas le cas. Les enfants sont tout d'abord multipliés dans des conditions d'éducation inappropriées. Ce qui donne naissance à une lutte pour suvivre comme dans le cas du darwinisme. Chaque enfant d'abord mal éduqué lutte pour survivre. Ce qui donne naissance à des situations du genre dans la société : la recherche d'une porte de sortie possible à soi. Dans le cas des garçons, certains parviennent à s'en sortir tout en se forgeant une morale personnelle. D'autres par contre deviennent des multiplicateurs des problèmes sociaux. Dans le cas des filles, certaines s'exposent à tous les problèmes. D'autres par contre se laissent épouser en s'adonnant à tous les coups du sort. Le développement aura du mal à s'amorcer dans de telles conditions. Car il suppose une action commune alors qu'une bonne partie de ceux qui doivent agir consciemment subissent une vie qui n'est pas la leur. Le contrôle de la source de cette situation permettra de donner une grande chance à tous les enfants d'avoir la même éducation afin de réagir de la même manière face aux défis du développement. Le développement durable sera toujours un rêve dans un État ou le taux de natalité évolue à une échelle exponentielle alors que les activités économiques, politiques et surtout éducationnelles ne sont pas proportionnelles à ce taux de natalité. La pauvreté demeura la richesse des peuples.

CONCLUSION

En définitive, il était question de l'analyse de la conception d'Axelle KABOU sur le sous-développement de l'Afrique afin de trouver des perspectives favorables et capables de mettre un terme à l'état de pauvreté structurelle dans lequel végète l'Afrique. À la fin de la recherche, nous retenons que, pour Axelle KABOU, le sous-développement de l'Afrique s'explique par le refus du développement de la part de l'Afrique. Ce refus qui n'est autre chose que le refus de se détacher des complexes idéologiques fondées par la génération des indépendances. L'Afrique est sous-développée parce qu'elle rejette le développement en maintenant les idéologies et pratiques suicidaires au développement. Le développement pour Axelle KABOU peut être conçu comme la capacité de se servir de ses valeurs culturelles favorables à l'émergence et de les combiner avec celles des autres cultures pour avancer. Il faut faire attention car il ne s'agit pas de renoncer aux valeurs endogènes et de s'adonner aux valeurs d'autrui, d'autres civilisations. Il ne s'agit pas non plus aussi de s'enfermer sur les siennes tout en tournant dos à celles d'autrui en se survalorisant. L'analyse effectuée par Axelle KABOU nous a permis de mieux cerner la préoccupation du sous-développement de l'Afrique à travers les points abordés par l'auteure. Toutefois, notons que ses analyses ont manqué de considérer certains faits qui, pour peu que l'on les observe ne manquent pas d'impacter le développement en Afrique. Il s'agit des phénomènes de la sorcellerie et de la magie qui constituent de véritables obstacles au développement du continent à travers les nuisances sociaux politiques qu'elles opèrent, sans oublier également le faix que la françafrique représente pour la tranquillité des Etats africains. Par rapport à tout cela, nous avons proposé de nouvelles pistes de sortie, à savoir une révolution éducative capable de transformer l'homme qui doit aller au développement sans oublier préalablement que ce développement imprime la marque de l'éducation. Ce qui ne peut être possible que lorsque les conditions d'éducations seront réunies.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1- Ouvrages spécifiques

- ALBERTINI Jean-Marie, 1979, *Mécanismes du sous-développement et du développement*, Paris, Editions Economie et humanisme.
- BETI Mongo, 1981*, La France contre l'Afrique*, Paris, La Découverte.
- HOUETOHOSSOU Justin, 2008, Ainsi va l'Afrique, Cotonou, Editions Plurielles.
- KABOU Axelle, 1991, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* , Paris, L'Harmattan.
- KITI Paul Christian, 2020, *Philosophie, théologie et politique africaine : sur les traces de Fabien Eboussi Boulaga et de Meinrad Hebga*, Cotonou, Star Editions.
- MAWOUTON Justice-Amour, 2015, *L'Afrique sape le développement par les nuisances du gri-gri et de la magie : solutions pacifiques*, Paris, Edilive.

2- Ouvrages généraux

- ANIGNIKIN Coovi Sylvain, 2013, *Les indépendances africaines cinquante ans après : regard sur le processus de décolonisation en Afrique noire,* Cotonou, Editions Christon.
- CESAIRE Aimé, 2004, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.
- ELA Jean-Marc, 2007, *La recherche africaine face au défi de l'excellence scientifique*, Paris, L'Harmattan.
- KANE Cheik Amidou, 1961, *L'aventure ambigüe*, Paris, Jubliard.
- KI-Zerbo Josèph, 1990, *Eduquer ou périr*, Paris, L'Harmattan.

3- Article

- KANE Mohamadou, 1971, « Réflexion sur la première décennie des indépendances en Afrique noire », in *Cahier de Présence Africaine*, n° spécial.

4- Autres

- *Bible de Jérusalem, 1998, Editions du Cerf*
- *Le Grand Robert de la langue française*, 2005

5-Webographie

- www.wikipédia.com consulté le 04 Octobre 2021 à 14h19mn
- www.fr.wikipédia.com consulté le 04 Octobre 2021 à 15H00mn
- www. jeuneafrique.com consulté le 04 Octobre 2021 à 16H 00 mn
- www. fr.wikitionary.com consulté le 04 Octobre 2021 à 17h00mn

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE 2

REMERCIEMENTS 4

RESUME 5

ABSTRACT 5

INTRODUCTION 6

Chapitre 1 : Clarifications conceptuelles et biobibliographie 8

1-1-Clarifications conceptuelles 8

- Sous-développement 8

1-2 -Biobibliographie 9

Chapitre 2 : Le sous-développement de l'Afrique selon Axelle KABOU 10

2-1-Les mentalités africaines post-indépendantistes 10

2-1-1-La mentalité de victime 12

2-1-2- Le culturalisme 15

2-2- Le refus du développement 17

Chapitre 3 : Portée, limites, perspectives 24

3-1- Portée 24

3-2- Limites 25

3-2-1- L'Afrique et la technoscience 25

3-2-2-La sorcellerie et la magie : tandem nuisible au développement africain 27

3-2-3 Le néocolonialisme ou la Françafrique 29

3-3- Perspectives 35

3-3-1- Révolution éducative : un passage obligatoire 35

3-3-2- : La régulation démographique 38

CONCLUSION 40

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 41

TABLE DES MATIERES 43